

« Le premier cercle de l'égrégoire » par Francis Cohen : épisode 1

« Comme il parle principalement de l'amour des livres, il nous a plu de lui donner agréablement, à l'exemple des anciens latins, le titre grec de philobiblion. »

Richard de Bury, *Philobiblion* (1473)

1. Prologue : lire ou relire.

L'œuvre ne cesse de reconstituer son énigme.

Lire : je lis un livre, elle me regarde en se déshabillant, chaque phrase lue rythme son strip-tease. Je crois encore pouvoir la désirer, mais je n'en décide déjà plus, d'autres phrases et plus encore d'autres livres détournent mon regard. J'écoute la chute de ses vêtements, comme je regarderais un tableau par lequel pourrait commencer la description de cette aventure. Elle poursuit méthodiquement sa mise à nu. Elle n'aime pas le mot strip-tease qu'elle juge inapproprié et, soudain, tournant une page nous nous trouvâmes avant la nuit dans une complète solitude [...] Un inconnu [...] nous annonça qu'il nous ferait voir un prodige. Je lis et je suis un homme qui voudrait s'arrêter de lire. Je ne te regarde plus pour savoir à quel rêve j'appartenais quand j'ai commencé ce livre dans le livre, je le relis pour comprendre ce que je viens d'écrire. Des combinaisons, des assemblages temporels hantent ce que je lis. Je me ferai historien de mes lectures, et il me faudra une certaine dose de croyance pour m'accorder aux nombreux spectres qui ne manqueront pas de m'inviter à aller lire ailleurs. J'écrirais pour croire ce que je lirais. Mais lire ne demande rien, devant elle, je suis démuné, absent de ce désir qu'elle me voudrait reconnaître. Je ne suis pas doué.

Cela a commencé, par hasard, en juillet 2013¹. Avant de lire, j'ai vu cette prison de Piranèse dans laquelle j'ignorais encore que j'allais me perdre

1. Je découvrirais plus tard que cette date ne pouvait être le fait du hasard. Les clercs de *La Grande Bibliothèque* reçoivent des chiffres qui les nomment, ces chiffres représentent

pendant quatre ans. Cette prison, comme la lecture, est un labyrinthe, « une prison sans murs, comme l'écrit Georges Poulet, ou du moins sans bornes, une prison qui emprisonne non par privation d'espaces mais par excès de celui-ci. »² Je croyais que « je ne pourrais pas vivre avec ça sous les yeux. » Très vite j'ai suivi avec passion les pérégrinations d'Edmond et de Pierre dans *La Grande Bibliothèque*, mais dès la page 19, une énigme vint s'interposer entre le livre et moi quelque chose comme une écriture de ma lecture, j'avais le sentiment étrange d'être lu, alors même qu'elle ne pouvait encore que m'ignorer. Aujourd'hui, quatre ans après avoir commencé, je crains de m'être engagé dans une enquête piégée, aimanté par une perversité. Comment admettre que ce qui a pendant quatre ans servi de prétexte à ma lecture en délire n'est rien de plus qu'une aventure prévue par elle et par les nombreuses lettres que je reçois depuis que je suis entré dans la Grande Bibliothèque ? J'ai su très vite que je ne choisirai plus mes lectures, elles m'étaient dictées par des mouvements dont il me faudrait construire l'ordre, par conséquent lire une œuvre serait autant l'effet de mes lectures que de ses désirs. Elle poursuivait sa mise à nu, son corps suivait les mouvements de mes yeux sur la page du livre, elle me lissait le corps, je devenais sa statue pour ce plaisir qu'elle voulait durable, c'est à moi qu'elle donnait une existence abrupte. Je ne savais plus si c'était le livre ou elle qui œuvrait, elle me faisait devenir le lecteur que j'ignorais pouvoir être ; j'étais l'effet de sa perversité, parallèlement, si je puis dire, elle faisait que l'œuvre, non pas le livre que j'allais lire, que je lisais déjà, devienne – devient – œuvre par-delà l'auteur dont le nom induisait notre aimantation réciproque. Elle savait y faire pour que ma lecture ne fasse rien, n'ajoute rien, elle ne voulait que mon consentement, que je ne dise que cela – oui, lire par ce oui, alors que je cherchais déjà à saisir le non de la dénégarion que les premières lettres que je commençais à recevoir de « l'auteur » semblaient induire avec une facétie retournée sur le sérieux de sa lecture parallèle. Je ne voulais la prendre que pour ce qu'elle était et me débarrasser de « l'auteur », mais elle entretenait la conversation, même pendant nos ébats, je lisais ou je

les diverses possibilités de chaque clerc, autant dire qu'elles sont aussi infinies que la lecture.

2. Georges Poulet, *Trois essais de mythologie romantique*, José Corti, 1985.

parlais sans trop savoir. « Qu'as-tu voulu dire au juste ? Quelle vérité crois-tu pouvoir apporter ici ? Tu ne pourras jamais sortir de ce livre qui n'a pas été encore lu. » Je ne voulais pas me soumettre à son « texte » puisque c'est ainsi qu'elle appelait notre aimantation. Je suis en train de lire. Je suis avec un livre, elle recommence à me posséder. Elle est cette angoisse du moment de lire parce que « un livre qu'on lit devient sale. » Elle ne demande rien, nous ne sommes pas doués, j'accumule les ignorances, une immense ignorance, je la prends sur la page et je ne suis plus. Qu'est-ce qu'un livre qu'on ne lit pas ? Une femme qui n'est pas encore. Lire, ici, ce serait faire qu'un désir prenne corps et allège le livre de son auteur. La lecture prend l'œuvre pour le désir qu'il sera et ainsi la débarrasse de son auteur. Qu'est-ce que je lis ? Qu'est-ce que je ne lis pas ? Qu'est-ce que je ne lis pas encore ? Qui me lit ? Quatre questions, quatre entrées dans ma lecture. Mais la lecture ne met jamais en question un tel livre, contrairement à ce que je lis, ce livre a toujours déjà été lu, non par des lecteurs mais par des livres, des livres sans lecteurs et pourtant, oui, la lecture est unique et chaque fois la seule.

Je ne sais pas si tous ces livres sont comme des anges, les anges n'ont pas d'histoire, c'est elle, l'Histoire qui veille sur les livres. Le livre est là et l'Histoire attend de s'y reconnaître malgré les écarts, les dénégations, les ruses des livres. Le livre est là, mais l'œuvre est encore cachée et l'Histoire aussi qui attend le *Lazare, veni foras*. Elle se voudrait transparente, être pénétrée, tenter le vertige, lire ce qui n'est pas écrit, je voudrais faire sauter la crypte, ce serait merveilleux cette ouverture par la lecture. Mais ne s'ouvre que ce qui est fermé, ce qui se refuse et, elle, elle est tout le contraire d'un refus malgré la dissimulation dont elle sait jouer avec moi. Si je renonce, elle formule ironiquement une sorte d'appel qui ne peut venir que de ce qui dépasse ce que je lis, là où l'air manque, où je tombe d'un escalier à l'autre dans cette prison pacifiée par la démesure. Oui j'ai cru pouvoir poursuivre ainsi à falsifier un texte dont je savais qu'il était au cœur de *La Grande Bibliothèque* puisque son exergue en était extrait. Le tourment de la lecture qui transfigure est inévitable, le jeu sans fin des falsifications fera partie du jeu.

Carnet de bord.

Je suis entré dans *La GB* depuis trois ans et je tiens à le faire savoir autour de moi. Pourquoi ? J'ai sans doute l'impression de ne pas pouvoir m'en sortir seul. C'est Danielle Mémoire qui a eu l'idée du carnet de bord, intriguée, elle suit depuis deux ans mes pérégrinations bibliothécaires, elle prend connaissance, grâce aux courriels que je lui envoie, de mes recherches, elle dit aimer mes « messages bibliothécaires ». Ce matin, je me suis rendu à la librairie La Procure pour acheter *Sur l'incarnation du verbe* d'Athanase d'Alexandrie et *La Chair du Christ* de Tertulien. Je lis l'*Histoire des conciles œcuméniques* et parallèlement *Le Pénis et la démoralisation de l'Occident* de Jean-Paul Aron et Roger Kempf. Sans incarnée, le lecteur serait condamné à une lecture masturbatoire. Je m'amuse à penser que ce livre pourrait être le pendant du *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler, l'un des premiers livres emprunté par Pierre dans *La Grande Bibliothèque*. Celle qui incarne *Le Déclin de l'Occident* est *déclinante*. J'ai lu, avec ennui, le livre de Spengler l'été dernier. Il me faudra le relire quand j'aurais avancé dans le labyrinthe de *La GB*.

2. Mélusine m'a choisi

Je dois dire que j'ai cru pouvoir m'affranchir de ce qui me lisait en inventant une contre-lecture qui me permettrait de déjouer ce qui me lisait en ne dissociant plus l'activité de lire et la lecture. Mais ce dispositif s'est révélé très vite inapplicable, il l'excluait (elle) de ce plaisir solitaire, toujours anxieux au moment de lire, il m'était impossible de la supprimer, elle me rassurait. Un livre sans une femme qui l'incarne est impossible dans ce lieu. Dès mon entrée dans *La Grande Bibliothèque*, j'étais prévenu par la lecture que je venais d'effectuer, au lieu de retenir *Le Déclin de l'Occident* comme je croyais devoir le faire pour suivre la première lecture de Pierre dont je pensais qu'elle m'éclairerait sur mon propre désir de relire *La Grande Bibliothèque*, je voulus emprunter *De la santé des gens de lettres* de Samuel-Auguste Tissot, le médecin de Jean-Jacques Rousseau pour lire ce livre contre la lecture ; je voulais en finir.

Mais elle était là mythologisant les formes de son corps, la danse qu'elle traçait autour de moi figurait l'agitation de la main de cet auteur qu'elle me découvrait, il fallait donc renoncer au livre de Tissot dont elle se moquait en accentuant le mouvement de sa main, cette femme insatiable voulait se coucher sur la page. Où commence la lecture ? Que commence une femme ? J'assiste à l'incarnation de Mélusine, elle m'explique qu'elle est celle qui a « reçu » le livre mais elle ne l'a pas engendré, contre toutes les règles de l'incarnation, c'est elle qui m'avait choisi pour que je le lise. Ses postures, elle eut besoin de me le dire devant la perplexité niaise que je manifestais, restituèrent, pour mon plaisir de lire, me dit-elle avec l'ironie de celle qui sait à qui elle a affaire, l'Avant Propos du livre, Mélusine tel était son nom. Curieusement, elle ne m'apparaissait pas comme l'avait vu Edmond, Mélusine n'était pas abâtardie, non elle n'était pas ce sac de viande rouge et de tripes portée au théâtre de ma lecture, je lisais le même livre qu'Edmond mais celle qui l'incarnait ne devait pas être celle qui l'avait incarné pour Edmond, à n'en pas douter j'étais déjà dans *La Grande Bibliothèque*, j'y suis entré vers la centième page, page 116 précisément. *Mélusine*, comme *La Grande Bibliothèque* a été écrit à partir d'un rêve. Henri Michaux y voyait « une des œuvres les plus extraordinaires qui soient », elle inaugurerait « le style rêvé », mais si j'ai commencé par *Mélusine* afin de reparcourir l'itinéraire bibliothécaire d'Edmond, c'est – mais je ne le savais pas en commençant le roman – parce que Mélusine est une femme-lecture. J'ai été choisi par ce livre pour me détourner de lire *De la santé des gens de lettres* et pour me maintenir dans *La Grande Bibliothèque*. Elle joue maintenant à l'incarnation, elle est ce que je lis quand elle croit m'exciter, je referme le livre je la refuse parce que je veux lire, je veux comprendre et plus que jamais elle me lit et m'encercle avec des livres parce que « au cœur du récit, dit-elle, il y aurait un secret imprononçable ou plutôt l'absence d'un nom. » J'attends mon nom, me dit-elle, je recevrai mon nom par un lecteur et l'œuvre, je n'existe que par votre lecture, les incarnées du roman de Puységur sont des personnages de roman – ne vous méprenez pas, moi j'existe, je suis votre lecture du roman que vous venez de lire. Et si vous l'avez tant lu, vous devez apprécier mes « services », votre indifférence à mon égard cache un soupçon, vous jouez un double jeu, j'ai l'impression que vous jouez à ne pas avoir de sexe. Je sais faire des

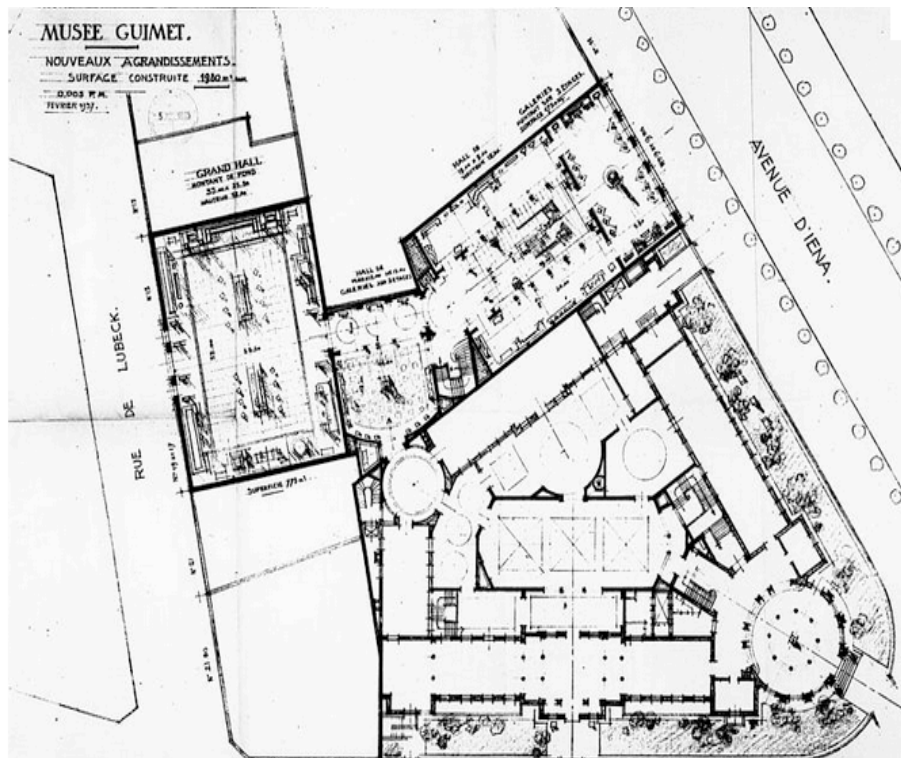
promesses, je sais les multiplier pour vous perdre, pour exciter votre désir au-delà même de ce que peut la lecture. Ne sentez-vous pas que je vous désire plus que ce que vous pouvez en savoir, qu'il y a une excitation entre nos ressemblances et nos questions ?

Et maintenant si je recommence à lire, qui me nomme ? Personne ne viendrait, ici, se lire. Mais je suis entré et, lisant, je ne me suis pas encore lu. Une lecture insatisfaite, dans ce lieu, est un outrage. Des femmes incarnent les livres. Les livres se lisent entre eux et les femmes tournent les pages entre les lecteurs.

Un livre : une femme.

Que veut la femme-lecture ?

Je lève les yeux vers cette imposante bâtisse qui ressemble au musée Guimet que je confondais avec la cathédrale du désert.



Nous étions introduits, lui et moi, dans une vaste bibliothèque ronde sous un plafond en coupole. Cette bibliothèque ressemblait d'après lui à celle du musée Guimet.

Deuxième livre lu dans La Grande Bibliothèque : *Le Mariage du ciel et de l'enfer* de William Blake.

Et, à force d'être réprimé, le désir peu à peu devient passif,
jusqu'à n'être plus que l'ombre du désir.

Les prisons se construisent avec les pierres de la Loi, les
Bordels avec les briques de la Religion.

La superbe du paon est la gloire de Dieu.

La lubricité du bouc est la munificence de Dieu.

La colère du lion est la sagesse de Dieu.

La nudité de la femme est l'œuvre de Dieu.

La Grande Bibliothèque ressemble parfois à un bordel, des femmes y incarnent des livres, elles sont à l'entière disposition du lecteur, l'emprunt de certains livres conduit à des parties fines, Pierre et Edmond se livrent parfois à des lectures en groupe, je n'ai jamais osé m'y joindre, mais en lisant leurs lectures je n'échappe pas au plaisir solitaire. Elle me demande alors souvent de lire vraiment et je cède à ses conditions. Je la suis. Elle m'explique à nouveau qu'elle ne suit pas Apollinaire, qu'elle ne mutile rien, c'est une femme réelle, toute entière, elle communique avec les idiomes et si je continue mes lectures solitaires et autres pollutions livresques, je ne lirai jamais.

3. *L'avertissement*

Ces événements me sont arrivés en 2013, oui le grattoir des arrangeurs se poursuit. Je commence à lire *La Grande Bibliothèque* de Puységur, et je ne sais pourquoi, j'interromps ma lecture pour lire la *Correspondance Maurice Blanchot / Pierre Madaule*. Lisant la lettre du 6 juillet 1975, j'apprends que Puységur, le frère de Pierre Madaule, soupçonne celui-ci d'avoir « subtilement altéré son texte, allant même jusqu'à imiter son écriture, et

de façon si subtile qu'il lui est impossible de restituer la version initiale. » Pierre Madaule poursuit : « Il faut peut-être que je devienne enfin ce faussaire qu'indirectement, sans en avoir conscience, Puységur a voulu susciter. J'accomplirais alors ma vocation, celle d'être un pur effet de lecture. » Je reprends, perplexe, la lecture de *La Grande Bibliothèque* lorsque, page 307, dans « L'Avertissement de l'«auteur» », je lis que l'« auteur » de *La Grande Bibliothèque* accuse Pierre d'avoir contrefait son écriture. « Il y aurait eu, écrit l'«auteur», tantôt substitution pure et simple de certains feuillets, tantôt falsification de quelques lignes, d'une phrase, d'un mot même, et parfois, m'a-t-il semblé, on s'est borné à jouer de la ponctuation. » Cet avertissement, je le sais, est une ruse, rien n'interdit donc de penser que cet « Avertissement de l'«auteur» » a été falsifié par Pierre Madaule qui veut ainsi induire le soupçon et jouer de la dénégation avec une dénégation. La ruse de la dénégation est à l'œuvre.

Dans cette affaire l'auteur est inséparable de l'idée d'altération, aussi l'auteur devra toujours se justifier de ne pas l'être, ou d'en être un autre qui se double en s'altérant de telle sorte que le lecteur doit compter avec ce dispositif de l'altérité au risque de se décréter auteur. « Chacun de nous, écrit Blanchot à Pierre Madaule, est alors votre frère. » L'auteur est inséparable d'une généalogie dont le lecteur écrit le roman familial, mais il entre dans ce roman en tant qu'effet imaginaire d'une lecture qui le lit dans les aléas de ses lectures.

Je commence à écrire à Pierre Madaule, je suis encore en vacances dans l'Aude.

21 août 2013 – première lettre : « l'effet Puységur » est amorcé.

Dès mon retour à Paris, je lis *Une tâche sérieuse ?* de Pierre Madaule. Le livre, dédié à Louis-René des Forêts, est précédé de trois exergues. Le premier est une citation d'*Une mémoire démentielle* de Louis-René des Forêts, le second est une citation de *L'arrêt de mort* de Maurice Blanchot et le troisième est extrait de *La Veille* de Roger Laporte.

Je recopie :

Premier exergue :

à Louis-René des Forêts

« Comment admettre que ce qui avait si longtemps servi de pâture à sa mémoire en délire ne fût rien de plus que la reconstitution hyperbolique d'une aventure étroitement limitée et individuelle ? »

Une mémoire démentielle

Deuxième exergue :

« ... peut-être lire lui deviendrait-il une tâche sérieuse. »

Maurice Blanchot.

Troisième exergue :

« Entre nous, il n'y a aucun lien, mais une liaison contre nature qui ne devrait pas exister et qui pourtant existe : telle est l'énigme. »

Roger Laporte, *La Veille*.

La citation d'*Une mémoire démentielle* qui ouvre *Une tâche sérieuse ?* est la même que celle par laquelle se terminait une « étude » de Pierre Madaule sur ce texte paru dans un volume consacré à Louis-René des Forêts en 1991. Une première version du texte a été écrite en 1981, deux ans avant la publication de *La Grande Bibliothèque*. Ce texte, *Le lecteur distrait*, évoque le souvenir de la lecture des trois premières pages d'*Une mémoire démentielle*, une nuit, en août 1972 à Montpellier. Cette lecture a pu avoir lieu chez Roger Laporte, un an avant la publication d'*Une tâche sérieuse ?* en 1973, année pendant laquelle Pierre Madaule fit « une première tentative pour publier les *Écrits* » de Puysegur, c'est aussi en 1973 que Roger Laporte publie *Supplément*. La lecture du récit de Louis-René des

Forêts en 1972 active une mémoire démentielle qui veille sur *L'Arrêt de mort*. Il y a une descendance des textes – au moins pour le lecteur.

Dans la lettre du 6 juillet 1975, Pierre Madaule dit avoir retrouvé « après avoir écrit *Une tâche sérieuse ?* » la note de son frère qui l'accuse, or à la page 50 d'*Une tâche sérieuse ?* je découvrais que cette accusation de falsification était déjà mentionnée dans le récit. Pourquoi Pierre Madaule écrit-il à Blanchot qu'il n'a retrouvé cette note *qu'après* avoir écrit son récit alors que cette accusation fait partie du récit d'*Une tâche sérieuse ? ?* On pourrait admettre que la découverte est relative à une note manuscrite d'Edmond. Il n'est pas fait mention d'une note dans *Une tâche sérieuse ?* mais les phrases de la note et celles du récit sont identiques.

Carnet de bord.

Je viens de réécouter ce matin les propos de Pierre Madaule à la librairie l'Odeur du book, il reconnaît la difficulté de « reconnaître l'existence de Puységur » et tragiquement ironique, il ajoute : « jamais je ne pourrais prouver que j'ai eu un frère qui a écrit *La Grande Bibliothèque*. » Je relis pour la troisième fois *La GB*. Dans la troisième partie de *La Grande Bibliothèque*, Pierre Madaule indique que « les Écrits de Puységur auraient dû être introduits par un texte dont le titre à double sens, "Invention d'un Corpus", aurait contribué, je voulais le croire, à établir paradoxalement mon innocence dans cette affaire et donc la parfaite probité de mon travail. » Une première version de mes errements bibliothécaires intégrait au récit des phrases prélevées dans les livres de Danielle Mémoire. J'ai vite abandonné : j'ajoutais de la complexité à l'ironie. Conseiller à Pierre Madaule de lire les livres de D.M.
